

NOUVEAU FEUILLETON DU "SAMEDI", 17 MARS 1900 (1)

L A

MAIN COUPÉE

III

(Suite)

—Ce n'est rien, capitaine, dit-il ; c'est Hernandez qui vient de recevoir un coup sur sa jambe cassée.

—Capitaine, fit Armand d'un ton qui n'admettait pas de refus, j'ai quelques connaissances en chirurgie ; je désirerais voir votre blessé.

—Mais, c'est facile, répondit don Ramon. Donnez-vous la peine de descendre.

Son regard était si menaçant, qu'Armand crut à un guet-apens. Il se pencha vers son canot.

—Attendez-moi, dit-il à ses hommes, je reviens.

Il descendit, et on le conduisit au lit du blessé. Cet homme avait effectivement la jambe fracturée en deux endroits et se plaignait en gémissant. Armand eut l'air d'examiner la plaie et fit changer les compresses ; mais, en réalité, il prêtait l'oreille. Il attendait un second cri. Ce second cri ne vint pas, le navire resta silencieux.

—Avez-vous assez vu ? dit le Brésilien.

—Oui, répondit Armand.

Il partit, mais ne dormit pas de la nuit. A chaque instant il croyait entendre ce cri funèbre. Ce cri, — il n'en doutait pas, — c'était Lucy qui l'avait poussé ; — Lucy enfermée dans quelque obscur réduit et qui avait deviné sa présence. Il se demanda ce qu'il allait faire. Il ne pouvait imaginer d'attaquer le trois-mâts en rade neutre et surtout dans la position qu'il avait prise sous le feu de la frégate chilienne. Il songea à se battre avec le Brésilien. Mais il pouvait être tué ! Que deviendrait alors la malheureuse enfant et quand verrait-elle la fin de son horrible esclavage ? Il se décida à instruire le consul de tout ce qu'il savait, en comptant sur l'éloquence de la douleur pour le déterminer à tenter une démarche auprès des autorités chiliennes. Malheureusement, ainsi que l'avait dit Ledru, il n'avait que des présomptions, pas de preuves. Les faits même qu'il alléguait pouvaient être expliqués en faveur du Brésilien. Le consul le reçut avec beaucoup d'égards, mais le traita doucement de visionnaire.

—L'amiral de la station, dit-il à Armand, ne peut tarder à arriver. Attendez-le. Moi, je n'obtiendrais rien contre un bâtiment qui navigue sous le pavillon des Etats-Unis. Tout ce que je puis faire, c'est de vous mener chez le consul américain.

Il l'y mena en effet. Le consul américain, bien que ce fût un homme flegmatique, se sentit ému.

—Monsieur, dit-il à Armand, allons à bord du trois-mâts, et si nous trouvons la jeune fille dont vous parlez, je mettrai embargo sur le navire. Seulement, promettez-moi que cette visite se fera sans scandale et que vous ne provoquerez point le capitaine.

Ils allèrent à bord et visitèrent le bâtiment dans ses moindres recoins. Ils ne découvrirent aucun indice qui révélât la présence de mis Stanby. Ils ne virent que l'Espagnole, avec qui Armand avait diné la veille, très naturellement installée chez don Ramon.

—Ah ! dit Armand avec désespoir, depuis cette nuit il l'aura fait disparaître.

—Le pauvre garçon est fou de chagrin, dit tout bas le consul américain au consul français.

En ville, personne n'accusa le Brésilien. On plaignit Armand, le bruit courut qu'il avait à demi perdu la raison. Quant à lui, il ne bougeait plus de sa goélette, et tenait nuit et jour ses yeux obstinément tournés vers le trois-mâts. Au bout d'une semaine, un soir, le capitaine Ledru lui conseilla d'aller se promener à terre.

—Vous dépérissez à vue d'œil, lui dit-il. L'exercice vous fera du bien. Ne craignez rien ; je veillerai.

Armand n'alla pas en ville. Il se fit conduire à l'Almendral, et, pendant deux heures, il se promena le long de la côte. Arrivé près de la Villa del Mar, il s'assit sur un rocher qui, d'un côté, domine la mer, et, de l'autre, la route sablée qui suit le rivage. Il y restait plongé dans ses réflexions, quand il vit venir une voiture. Il la regarda d'abord machinalement, puis avec une anxiété profonde. Il éprouvait ce tressaillement intérieur qu'il avait déjà éprouvé une fois en montant à bord du trois-mâts à San-Francisco. Quand la voiture fut près du rocher, il se leva pour mieux voir.

En ce moment, une femme se précipita à demi par la portière, et tendit les bras vers lui. Ce second cri, qu'il avait attendu en vain à bord du trois-mâts, se fit entendre avec un accent d'indicible détresse. Une voix lui cria :

—Armand, c'est moi, au secours !

Armond bondit de son rocher et s'élança à la poursuite de la voiture, qui avait pris le galop. Grâce à de prodigieux efforts, il la rejoignit, parvint à sauter sur le marchepied et se cramponna à la portière. Il aperçut Lucy inanimée sur les coussins, et se trouva en face du Brésilien. Mais il était si haletant et si épuisé, qu'il n'avait que la force de voir.

Alors don Ramon lui meurtrit à coups de poing la tête et les mains. Le malheureux Armand recevait les coups et ne lâchait pas prise. A la fin, ses oreilles tintèrent, un nuage sanglant passa sur ses yeux, et il tomba à la renverse dans la poussière de la route.

Quand il revint de son évanouissement, il faisait encore nuit. Il était si faible, qu'il lui fallut près de deux heures pour retourner à son canot. En arrivant près de la goélette, il ne comprit pas ce qui s'y passait. Elle était engagée avec un autre navire, et le capitaine Ledru jurait de toutes ses forces.

—Qu'y a-t-il donc, Ledru ? demanda Armand.

—Il y a que ce navire a mouillé sur nos chaînes, et que le trois-mâts-barque a appareillé !

Le matin, la goélette était dégagée. Elle sortit au large ; mais, nulle part à l'horizon, elle n'aperçut l'Argus. Armand jusque-là était resté silencieux.

—Du courage, mon ami, dit-il à Ledru avec une grande force d'âme. Le Brésilien n'ira pas en Europe ; il n'osera point remonter dans le Nord ; il ne lui reste donc que la Calédonie. Allons-y !

Ce devait être son dernier voyage. Arrivé à Tahiti, il reçut d'un bâtiment anglais une grande lettre, dont l'adresse était écrite de la main de Lucy.

"Armand,

"Il y a huit jours que le géolier à la garde duquel je suis confiée s'est pris de pitié pour moi, et m'a donné les moyens de vous écrire. Bien que je souffre depuis longtemps aussi horriblement que puisse souffrir une créature humaine, et que je dusse être résignée à la douleur, c'est seulement aujourd'hui, après vingt lettres commencées et déchirées, que j'ai contraint mon cœur à ne pas se répandre en cris incohérents de désespoir, et que j'ai forcé ma main à être assez calme pour vous tracer des caractères que vous puissiez lire.

"J'hésite encore à commencer le récit que j'ai à vous faire. Il faut cependant que j'en aie le courage. En vous écrivant, ce n'est plus à mon fiancé, ce n'est même plus à un ami que je m'adresse, c'est à mon vengeur, et il faut que ce vengeur n'ignore rien de ce qui s'est passé, afin qu'il soit implacable.

"Vous savez, Armand, avec quels fanestres pressentiments nous nous sommes quittés. Après vous avoir dit adieu, votre père est venu nous rejoindre. Cet homme, en apparence si froid, avait des larmes dans les yeux, et il s'est laissé tomber dans un fauteuil en murmurant : "Mon pauvre fils, je ne le verrai plus !" Nous avons essayé de le consoler, mais j'étais aussi triste que lui, et les paroles expiraient sur mes lèvres. Cependant, au bout de quelques jours, j'avais repris un peu de confiance dans l'avenir, et je formais des projets de bonheur que mon père écoutait avec bonté. Je vous aimais bien, Armand, je vous avais trouvé tel que les jeunes filles rêvent l'époux de leur cœur, généreux et dévoué. Je cherchais à me rappeler votre regard, votre sourire ; et souvent, au milieu de ces souvenirs, je me surprénais à devenir toute rougissante et toute confuse.

"Un jour, j'étais appuyée sur le bord et je regardais la mer, qui était en ce moment aussi pure qu'un beau lac réfléchissant le ciel. Je pensais à vous. Je me disais que vous étiez peut-être bercé par les mêmes espérances que moi, et je me sentais doucement heureuse. A plusieurs reprises pourtant, je m'étonnai de voir courir sur le pont, d'un air affairé, le docteur et les infirmiers. Les hommes se formaient par groupes. On eût dit qu'il se passait quelque événement mystérieux, que l'on n'osait se confier qu'à l'oreille. Au dîner, j'appris ce qui était arrivé. La fièvre jaune avait reparu. Votre père était inquiet, car le docteur ne lui avait pas caché que l'imagination des hommes, frappée par la dernière épidémie, les livrait sans défense au fléau. En effet, ils moururent en grand nombre et avec une extrême rapidité. Le soir, de mon lit, j'entendais le bruit des cadavres que l'on jetait à la mer. Alors, je me levais, et, à deux genoux, les mains jointes, je remerciais Dieu, Armand, de ce que vous étiez si loin et de ce que, de nous deux, je fusse la seule exposée au danger. En même temps les tempêtes se déchaînèrent contre nous, et l'équipage étant devenu trop faible pour manœuvrer, votre père se décida à relâcher à Trujillo. Malheureusement, à cause de nos malades, on ne nous laissa pas entrer dans le port et l'on nous mit en quarantaine dans la baie de los Herreros, à deux lieues de la ville. — Vous voyez que je me rappelle les moindres détails, afin qu'ils puissent vous guider dans vos recherches. — Là,

Commencé dans le numéro du 3 mars 1900.

Contre les Rhumes obstinés, la Coqueluche, l'Asthme, le Grippe, etc., etc., — Demandez le BAUME RHUMAL